25me Année N 1492 BUREAUX : RUE NEUVE, 1 UN UMÉRO 15 CENTIMES BUREAUX: RUE NEUVE, 17 Mercredi 7 Mai 1879

Propriétaire-Gérant
ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS:
Roubaix-Tourcoing : Trois mois. . 13.50
» » Six mois. . . 26.»»
» » Un an . . . 50.»»

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois. . . . . 15 fr.
La France et l'Etranger, les frais de poste en sus.
Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

Propriétaire-Gérant
ALFRED REBOUX

INSERTIONS:
Annonces : la ligne. . . 20 c.
Réclames : » . . . 30 c.
Faits divers : » . . . 50 c.
On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçues à *Roubaix*, au bureau du journal, à *Lille*, chez M. QUARRÉ, libraire, Grande-Place; à *Paris*, chez MM. HAVAS, LAFFITE ET Cie, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires, (place de la Bourse); à *Bruxelles*, à l'OFFICE DE PUBLICITÉ.

ROUBAIX 6 MAI 1879

BOURSE DE PARIS DU 6 MAI

Cours à terme de 1 h. 10, communiqués par MM. A. MAIRE et H. BLUM, 60, rue Richelieu, Paris.

VALEURS	Cours du jour	Cours précéd.
3 0/0 amortissable. . .	81 80 .[.	81 80 .[.
Rente 3 0/0.	79 575 [.	79 60 .[.
Rente 5 0/0.	113 90 .[.	114 075 [.
Italien 5 0/0.	79 05	79 00 .[.
Turc 5 0/0	11 60	11 50
Act. Nord d'Espagne .	286 25	286 25
Act. Gaz.	1280 00	1280 00
Act. B. de Paris P.-B.	753 75	758 75
Act. Mob. Français. .	000 00	485 00
Act. Lombards . . .	172 50	171 25
Act. Autrichiens. . .	580 00	581 25
Act. Mob. Espagnol. .	887 50	885 00
Act. Suez	743 75	740 00
Act. Banque Ottom. .	508 75	505 00
Oblig. Egypt.uni. . .	204 00	215 00
Act. Fon. France. . .	762 50	765 00
Florin d'Autriche . .	67 1/16	66 75
Act. Saragosse. . . .	368 75	368 75
Emp. Russe 1877. . .	88 1/8	87 05
Délégations Suez. . .	645 00	640 00
Florin Hongrois . . .	81 15/16	81 75
Espagne extérieur . .	» »	15 0/00
Consolidés	» »	97 0/0

Ces cours sont affichés chaque jour, vers 2 h. 1/2, chez MM. A. MAIRE et H. BLUM, 176, rue du Collége, à Roubaix.

BOURSE DE PARIS (Service gouvernemental)	6 MAI	5 MAI
3 0/0	79 40 /.	79 40 ./.
3 0/0 amortissable . .	81 50 ./.	81 50 ./.
4 1/2 0/0.	110 50	110 55
Emprunts 5 0/0. . .	113 75 ./.	113 85 ./.
Service particulier	6 MAI	3 MAI
Act. Banque de France.	3025 00	3030 00
» Société générale. .	485 00	482 00
» Créd. f. de France.	760 00	765 00
» Chemin autrichien.	575 00	582 00
» Lyon.	1138 00	1170 00
» Est ex-coupon . .	707 00	717 00
» Ouest	765 00	762 00
» Nord.	1497 00	1495 00
» Midi	875 00	875 00
» Suez	740 00	743 00
% Péruvien	00 00	00 00
Act. Banq. ottom. (anc.)	000 00	000 00
» Banq. ottom. (nou.)	505 00	505 00
Londres court. . .	25 16 50	25 16 50
Créd. Mob. (act. nouv.)	485 00	483 00
Turc	11 55	11 50

DÉPÊCHES COMMERCIALES

New-York, 6 mai.

Change sur Londres, 4,86 25; change sur Paris, 5,15 »»; 100.
Café good fair, (la livre) 13 1/4, 13 1/2.
Café good Cargoes, (la livre) 13 3/4; 14 »[».
Inanimé.

Dépêches de MM. Schlagdenhauffen et Ce, représentés à Roubaix par M. Bulteau-Grymonprez :

Hâvre, 6 mai.

Ventes 8,500 b. Marché excité, haussant
Liverpool, 6 mai.
Ventes 12,000 b. Fort livrable.
New-York, 6 mai.

New-York, 12 1/8.
Recettes 8,000 b.
New-Orléans low middling 86 »/».
Savannah » » 81 »/».

BULLETIN DU JOUR

L'élection Blanqui paraît devoir être invalidée par la Chambre des Députés. Le ministère s'est décidé à soutenir la théorie de l'inéligibilité et la majorité le suivra dans cette voie, non sans froisser profondément les sentiments de l'extrême gauche, qui ne cache plus son irritation contre le ministère qu'elle accuse de tromper ses espérances et de se jeter en travers des tentatives qu'elle fait pour prouver que le gouvernement de la république veut suivre une politique résolument républicaine.

Le projet Ferry est venu apporter à cette situation un élément particulier de discorde et d'inquiétude. Il a divisé au-delà de ce qu'on peut croire les diverses influences qui s'agitaient au profit de la République. L'opinion générale est que M. Jules Ferry sera battu peut-être a la Chambre des Députés, sûrement au Sénat, s'il ne retire d'abord l'article 7 de son projet, ce qui sera encore une défaite.

Nous ne citons que pour mémoire les appréhensions causées par les incertitudes qui règnent quant au dénouement de la question commerciale, l'irritation des contrées protectionnistes où se trouvent beaucoup de républicains, que le ministère, par son attitude, a irréparablement froissées, et enfin la crainte que fait concevoir pour l'hiver prochain ; l'aspect actuel des cultures.

Il résulte de cet ensemble de faits un malaise qui dispose peu le pays à l'indulgence pour les erreurs de ceux qui le gouvernent et qui n'est pas fait pour fortifier un cabinet dont plusieurs membres sont déjà désignés comme hors d'état de conserver le pouvoir.

Dans ces conditions, on ne sera pas surpris d'apprendre que le ministère envisage l'avenir avec inquiétude. Il faut ajouter aussi qu'il n'y a pas, parmi les membres du cabinet, unanimité d'opinion en ce qui touche les questions qu'ils ont à résoudre. Nous n'en citerons qu'un exemple. M. Léon Say, qui fut au moment de donner sa démission quand M. Andrieux fut nommé préfet de police, déclare qu'il la donnera si le buget de la police municipale n'est pas restitué à l'Etat, tandis que M. de Freycinet annonce que si l'on prend au conseil municipal cette partie de ses attributions, il ne restera pas dans le cabinet.

En présence de ce tableau d'une exactitude absolue, ce n'est pas trop s'alarmer que de redouter à brève échéance une crise ministérielle. Déjà on discute les combinaisons possibles ou probables. Les modérés ont pensé à M. Dufaure, mais l'ancien président du conseil oppose à ses amis le refus le plus énergique.

Quant à M. Gambetta, s'il entend ne pas être ministre, il n'en a pas moins une combinaison qu'il soutient et patronne, et quelque inquiétante qu'elle soit, il la soutient d'autant plus qu'il sait que M. Grévy est d'avis qu'on ne pourra revenir avec fruit à la politique modérée — qu'après avoir usé la politique non modérée — théorie dont s'alarment les membres du centre gauche, en affirmant qu'on n'usera la politique non modérée qu'au détriment de la République. Cette combinaison, c'est le ministère Brisson, en vue duquel M. Gambetta a fait nommer le député de ce nom président de la commission du budget.

L'AUDIENCE DES PÈLERINS FRANÇAIS
AU VATICAN

Dans la journée du 2 mai, le Saint-Père daignait admettre à son audience, dans la salle du Consistoire, les pèlerins français conduits à Rome par le R. P. Picard et M. le vicomte de Damas.

Le Saint-Père, accompagné et suivi par les Emes cardinaux Borromeo, Chigi, d'Avanzo, de Falloux, du Coudray, Giannelli, Ledochowski, Pacca, Parocchi, Pellegrini, Pitra, Sacconi, et plusieurs évêques latins et orientaux, parmi lesquels Mgr Guillemin, vicaire apostolique du Kouang-tong, ainsi que par sa noble cour, a été, en entrant dans la salle, respectueusement salué par les acclamations des pèlerins.

Après quoi, M. le vicomte de Damas, s'approchant au pied du trône, a donné lecture de l'adresse suivante, dont nous trouvons le texte dans l'*Osservatore romano* :

Très Saint-Père,

Rome a pour nous des attraits irrésistibles. Pour la huitième fois nous y venons en pèlerinage national visiter le tombeau des apôtres et recueillir avec amour les encouragements de notre Pontife.

Les obstacles se pressaient nombreux cette année sur notre passage, mais nous avons tenu à reprendre nos traditions et à montrer à Votre Sainteté que ses enfants ont à cœur de visiter leur père, de réchauffer leur âme au contact de son cœur et d'éclairer leurs convictions au flambeau de sa doctrine.

A la veille du 25e anniversaire de l'Immaculée Conception, il est doux pour des chrétiens d'affirmer leur foi au lieu même où fut promulgué ce grand dogme catholique et d'unir leurs prières aux prières aux prières de réparation et d'amour qui du sein de cette cité montent vers le trône de la Mère de Dieu.

Marie immaculée est la reine de la France comme elle est la reine de Rome. Nous la supplions de rendre notre patrie digne de sa mission, de ramener à l'unité romaine tous les peuples égarés, de réaliser les dessins sublimes de notre Maître infaillible et de garder à l'Eglise et à ses enfants leur Docteur et leur Père.

Tels sont les vœux, très Saint-Père, que nous déposons humblement aux pieds de Votre Sainteté. Qu'elle daigne les accueillir comme les témoignages de cœurs aussi soumis que dévoués. Qu'elle daigne nous fortifier dans nos luttes par sa puissante bénédiction. Qu'elle étende cette bénédictions salutaire sur nos enfants, sur nos familles et plus encore sur notre pays, et qu'elle soit bien assurée que les fils de la France sont encore et seront toujours les fils dévoués de l'Eglise et du Pape.

En réponse à cette adresse, le Saint-Père s'étant levé a prononcé, en français, un admirable discours, dont nous trouvons le texte dans la *Voce della Verita* :

C'est avec le plus vif plaisir que Nous voyons aujourd'hui autour de notre trône les fils de la généreuse nation française, dont les gloires et les souffrances ont été toujours étroitement unies à celles de l'Eglise et du pontificat romain.

Nous vous remercions, nos chers enfants, du fond de notre cœur, pour les sentiments que vous venez de Nous exprimer. Ces sentiments de respect, de dévotion et d'inébranlable fidélité envers la chaire de Saint Pierre et notre humble personne correspondent pleinement à la paternelle bienveillance qui Nous attache à vous, laquelle, Nous Nous plaisons à le constater, n'est que le juste prix du zèle et de l'activité que vous ne cessez de consacrer à la cause de Dieu, qui vous ramènent, psur la huitième fois à Rome, et qui sont dignes de tout éloge.

Oui ! sans nul doute, dignes de tout éloge; car ce zèle et cette activité se manifestent à côté d'une soumission absolue à l'autorité de l'Eglise, dans un siècle où le souffle de l'insubordination à toute autorité produit tant de victimes et tant de ruines dans le monde, en multipliant les malheurs de la société. Ce zèle et cette activité en outre sont vraiment salutaires, car ils constituent une véritable victoire sur l'esprit d'indifférentisme et d'égoïsme, à cette époque qui n'en est que trop atteinte. Ils sont encore véritablement exemplaires, car ils réveillent les esprits et font revivre au sein de la catholicité des actions lumineuses de courage chrétien et d'invincible fermeté, qui ont dans tous les siècles rempli d'honneur et de gloire l'histoire de l'Eglise.

Aussi est-ce avec une indicible consolation que Nous voyons la vigueur avec laquelle la vie réellement catholique se maintient et se développe en France, malgré les nombreux obstacles et les fréquentes contradictions qu'elle sait vaincre, car elle les sait affronter avec fermeté au nom de son Dieu, le Dieu des causes bienfaisantes et des saintes victoires ! — En effet, c'est la pureté de sa foi qui multiplie la fécondité de ses bonnes œuvres.

Nous en trouvons constamment le témoignage solennel et vivant dans la générosité avec laquelle la charité française court au-devant de chaque besoin, de toute misère, comme aussi dans l'intrépide promptitude qui vous donne la force de combattre pour les droits du Christ et de son Eglise, sans aucune crainte ni respect humain. Et Nous éprouvons une grande joie à vous le dire sans réticence, car Nous fondons sur ces mérites et sur ces vertus nos plus douces et nos plus belles espérances pour l'avenir de votre illustre nation. — Souvent Nous Nous disons en Nous-mêmes : Non, le bon Dieu n'abandonnera pas un peuple qui ne se lasse pas de donner au monde de si éclatants témoignages de sa fidélité à son Eglise, de son amour filial au Vicaire du céleste Rédempteur.

Voilà pourquoi il importe, très-chers enfants, pour le bien de votre patrie, comme pour celui de la religion, que vous continuiez à professer hardiment votre foi et votre union avec ce Saint-Siége apostolique; foi et union qui ont valu jadis à la France le titre glorieux de *Fille ainée de l'Eglise*.

Ce titre glorieux, vous ne le perdrez jamais, pourvu que vous vous efforciez toujours de disposer des trésors de la grâce, dont le Seigneur vous comble, en faveur de la justice et de la vérité. — D'ailleurs, plus les temps sont terribles, plus il importe de s'abriter sous l'Arche Sainte du salut de l'humanité, pour échapper à l'orage qui gronde et au naufrage qui menace. Soyez certains que c'est ainsi que vous sauverez votre chère patrie des dangers qu'elle court et que vous lui assurerez les bienfaits de l'ordre, de la paix et de la prospérité, que Nous vous souhaitons, et que Nous implorons pour vous aux pieds de notre divin Maître.

Et afin que vous puissiez de plus en plus mériter ces bienfaits, recevez, chers enfants, la bénédiction apostolique, que Nous vous donnons de tout notre cœur : bénédiction que Nous étendons au si illustre épiscopat de France, qui ne cesse de Nous offrir les témoignages attendrissants de sa fidélité et de son amour : comme Nous la transmettons à vos familles, et à toute la France catholique, afin que cette bénédiction, chers enfants, vous suive et vous protége sur cette terre, et vous serve de gage de la félicité éternelle au Ciel.

Benedictio, etc.

UNE CONVERSATION DE M. GAMBETTA

Un député d'Isère vient d'autoriser le reporter du journal le *Lyon-Républicain* à publier le résumé d'une conversation qu'il a eue dernièrement avec le président de la Chambre, conversation dans laquelle M. Gambetta lui a exposé son plan stratégique pour la rentrée des Chambres. Le morceau est trop curieux pour que nous ne nous empressions pas de le reproduire.

« Le Président de la Chambre a exposé ses vues sur les questions à l'ordre du jour... Tout d'abord, M. Gambetta a protesté contre l'intention qu'on lui prêtait de se renfermer dans les fonctions quelque peu olympiennes de président, et de contempler du haut de son fauteuil les débats parlementaires.

« Comme un pâtre assoupi regarde l'eau couler.»

« Il veut, au contraire, savoir par lui-même ce qui se passe, connaître au jour le jour la pensée des représentants du pays et donner par lui-même son opinion sur les affaires politiques. Mais le temps, diriez-vous, où le trouver ? — M. Gambetta est résolu à surmonter cette difficulté matérielle en invitant fréquemment, presque tous les jours, des députés à déjeuner. »

Les railleurs qui plaisantaient le président de la Chambre sur l'excellence de son cuisinier doivent maintenant comprendre son plan, qui vaut bien celui du général Trochu. Il y aura donc des déjeuners quotidiens ou à peu près. Et pensez s'ils seront bons ! Le député de l'Isère ajoute : « De cette façon, des rélations étroites, mais extra-parlementaires, se rétabliront entre la majorité et son ancien chef, que sa grandeur n'attachera plus au fauteuil présidentiel. Tout le monde y gagnera, et peut-être devrons-nous à ces déjeuners (!) le retablissement de l'unité d'action qui nous a fait quelquefois défaut, dans les derniers temps surtout.....»

Mais il ne s'agit pas de truffer les représentants, il faut un programme, et le naïf député de l'Isère, — un homme tout disposé aux réconciliations, — les coudes sur la table, va nous donner celui de M. Gambetta. Oh ! ce programme est bien simple : nous citons :

« Le gouvernement doit se préoccuper avant tout de constituer à la Chambre une majorité stable, formée de la gauche, de l'Union républicaine et de l'extrême gauche, à laquelle on accorderait enfin quelques satisfactions. Le centre gauche *qui jusqu'ici, a eu toutes les prébendes, toutes les faveurs serait prié de se serrer un peu pour faire de la place aux arrivés de la veille.*

» Quant aux résistances possibles du Sénat, le gouvernement, dans l'opinion de M. Gambetta, ne devrait pas s'en préoccuper outre mesure, le ministère ne devant, dans aucun cas, se retirer devant un vote hostile de la Chambre issue du suffrage restreint. Cette attitude résolue serait d'ailleurs la meilleure pour vaincre et même pour prévenir ces résistances, *le Sénat ayant généralement pour principe de se ranger du côté de la force.* »

Il ne faut pas oublier que c'est toujours M. Gambetta qui parle.

Une fois que le centre gauche se sera serré et qu'on aura partagé les prébendes, il faudra pourtant bien s'occuper du peuple qui paye l'amphytrion, le cuisinier et les truffes. On s'occupera donc du peuple. Mais de quelle manière ? En pourchassant ces misérables congréganistes, qui ne savent ni déjeuner ni dîner dans le grand style parlementaire.

« Le moment serait mal choisi pour nous laisser toucher par des considérations sentimentales, par les sophismes de quelques répnblicains appartenant à l'extrême droite et à l'extrême gauche du parti. La liberté telle que la revendiquent les cléricaux, c'est le monopole contre nous. Il faut à tout prix le détruire.

» La bataille va s'engager sur les projets de loi Ferry; le moment est venu de battre le rappel de tous les amis de la république. — Les projets une fois votés, — et ils le seront *même par le Sénat*, — tout ne sera pas fini. Il faudra les appliquer avec une fermeté inexorable, avoir raison des mille subterfuges que les cléricaux mettront en œuvre pour éluder la loi. Le gouvernement et les fonctionnaires de tout ordre auront une rude campagne à mener à bonne fin. S'ils faiblissent, nous n'aurons rien gagné.

» Dans cette lutte, a continué M. Gambetta, il faut que le gouvernement soit fort. Gardons-nous de l'affaiblir au nom de je ne sais quelles rêveries de république fédérative. La «centralité» sera longtemps encore indispensable. On m'a traité souvent de dictateur, d'autoritaire, — jamais de libéral. — Laissons ce mot aux doctrinaires, qui sont les pires ennemis de la liberté.

« — Prendrez-vous le pouvoir? a demandé l'interlocuteur de M. Gambetta.

« Le président de la Chambre a souri:

« — Pas avec vous, a-t-il répondu; vous êtes trop indisciplinés.

« Parlant de l'armée, M. Gambetta a déclaré qu'à son avis une discipline de fer était indispensable.

« On voit que l'ancien *leader* de la majorité ne dissimule pas ses tendances centralisatrices, qu'il justifie par la nécessité de triompher du cléricalisme et de l'attaquer par ses propres moyens.

» Attendez-vous donc à voir inaugurer, dès la rentrée, une politique vigoureuse, exempte de faiblesses et d'hésitations Si quelques membres du ministère n'ont pas les reins assez solides pour la lutte, on les remplacera. Mais on est résolu à aller en avant, — et on marchera.

M. Gambetta est vraiment impayable. Il ne doute de rien, et de sa puissance moins que de tout le reste. Il ne se soucie guère des règles du parlementarisme, puisqu'il prétend rester, en même temps que le guide impartial des discussions de la Chambre, le chef des passions violentes de la majorité. On n'a jamais vu en aucun pays un cynisme pareil. Déjeuners à part, le président des 363 est un autoritaire de la plus belle eau.

Il continue l'application de son programme de Romans, comme s'il ne s'était pas réfugié de nouveau à Saint-Sébastien en succédant a M. Grévy. Nous préférons, à tout prendre, cette situation à l'équivoque dont on voulait nous leurrer. Il nous plaît de savoir, de source certaine que l'idole des opportunistes conduira lui-même la sarabande des « mangeurs de prêtres ». Il faut croire, d'ailleurs, que son appétit suffira à toutes les exigences de la situation.

LE GÉNÉRAL FÉLIX DOUAY

Le général Félix Douay, dont on avait prématurément annoncé le décès le 30 avril, est mort dans la nuit du 4 au 5 mai.

La maladie dont il était atteint depuis deux mois avait un tel caractère de gravité que toute chance de guérison était devenue improbable.

Le général Douay, né à Paris le 14 août 1816, entrait dans l'armée comme engagé volontaire en 1864. Quatre ans après, il avait l'épaulette de sous-lieutenant ; nommé lieutenant en 1840, capitaine en 1843, chef de bataillon en 1849, lieutenant-colonel en 1853, colonel en 1855, général de brigade en 1859, et général de division en 1863, il commandait en cette qualité la 1re division d'infanterie à Paris quand éclata la guerre de 1870.

Il fut alors placé à la tête du 7e corps d'armée, dont la concentration se faisait autour de Belfort.

Après nos deux défaites du 6 août, il

Feuilleton du *Journal de Roubaix* du 7 mai 1879.

— 45 —

IMMOLATION

PAR
Mme EVANGÉLINE D'ORR

SECONDE PARTIE

Quand Rose sortit de cet état de contemplation intérieure qui, pendant quelque moments, l'avait arrachée à l'horreur de sa situation et qu'elle se vit seule, elle s'approcha courageusement du lit où se mourait le petit Louis. C'était un de ces petits berceaux d'osier posé sur quatre bâtons croisés qu'on appelle des berceuses parce que l'ouvrière, en travaillant, peut les agiter avec le pied et procurer ainsi un balancement salutaire au sommeil de l'enfant, une grossière toile remplie de paille d'avoine formait la garniture de ce pauvre lit et l'enfant n'était recouvert que du vieux châle de sa mère. Tout celà, qui eut paru bien misérable à l'heure du soleil, empruntait aux mystères de la nuit une triste poésie. La chandelle venait de s'éteindre faute d'aliment, elle avait déjà, avant de se consumer, annoncé par des éclats subits et par des obcurités passagères que le terme de sa carrière approchait ; vain appel fait à la misère de Rose qui était condamnée à se passer de lumière comme d'aliments. La lune était levée. Ses douces clartés appartiennent au pauvre comme au riche. On pourrait presque dire qu'elle les prodigue plus amplement aux premiers, car ni volets, ni rideaux n'empêchent ses molles et blanches lueurs d'inonder la mansarde.

Tout fut bientôt baigné dans la chambre de Rose de cette lumière rêveuse, elle vint rayonner autour du petit visage de Louis comme pour lui faire auréole ; ses yeux étaient vaguement ouverts, ils n'annonçaient pas la souffrance, mais le prélude de l'éternel sommeil. Le globe de l'œil était plus transparent qu'à l'ordinaire, la punelle légèrement dilatée, pourtant le regard était calme et tout autre qu'une mère aurait cru que l'enfant allait dormir.

Elle ne s'y trompa pas. Elle vit que les heures étaient comptées, que le sang s'était retiré de ce doux petit visage, que les mains se refroidissaient et que de les serrer avec amour sur sa poitrine, de les dévorer de baisers, cela ne les réchauffait plus. Alors elle le prit tout entier pour sentir encore une fois contre son cœur le cœur de son enfant, pour le presser dans ses bras, pour le tenir sous son regard, sous ses lèvres jusqu'à l'intant terrible et sacré où, de sa main de père et de maître, Dieu couperait le fil de cette petite existence.

Deux ou trois heures se passèrent dans cette agonie. Rose dans sa fièvre prenait quelquefois la parole.

— Mon pauvre petit ange, disait-elle, tu t'en vas au ciel où on ne souffre plus, où il n'y a ni faim, ni larmes, je pouvais racheter ta vie en sacrifiant mon âme, mais, cher petit enfant, l'âme chrétienne appartient à Dieu et Dieu n'aime et ne reçoit les âmes que quand elles sont bien pures.

La résignation de cette pauvre jeune mère était touchante, c'était comme autrefois l'enfant du bon Dieu qui voulait faire sa volonté toujours, mais la souffrance du cœur et la faiblesse physique la dominaient tellement qu'elle ne pouvait plus prier.

C'est ainsi que la mort prit dans ses bras et sur son sein, son unique tendresse et son dernier bonheur. L'enfant quitta la terre pour le pays des anges, un souffle plus léger fut son dernier souffle, il n'eut pas de cris, il ne fit pas d'efforts, la petite fleur se détacha de sa tige pour aller parfumer les cieux.

Les premières lueurs du jour montrèrent à Rose son enfant mort. Elle le baisa longuement. C'était la petite relique d'un martyr qui n'avait pas connu le péché. Elle le mit dans son berceau. Elle s'assit tout contre, regardant la blanche figure de cire qui n'était plus qu'une image. Elle ne pleurait pas. Elle avait le calme d'une personne qui se croit sûre que bon Dieu va venir la prendre. Combien se passa-t-il d'heures ou de minutes ?.... Le temps n'a plus de cours régulier pour un cœur mort... et l'âme de Rose avait véritablement suivi celle de son enfant.

VI

Benoît avait obtenu trois francs de la vente du petit chapelet de Rose; cet argent joint aux cinq francs emportés de la mansarde, lui permit de vivre un jour et deux nuits dans l'affreux repaire dont Ambroise l'avait arraché quelques mois plus tôt pour lui rendre les sobres mains saines joies de la famille enchâssées dans le devoir et le travail.

Dans ce misérable lieu, Benoît retrouva cette lie de désœuvrés en révolte perpétuelle avec Dieu et la société à consommer sa ruine et auxquels il donnait, en le profanant, le nom d'ami. Son retour fut salué comme une bonne fortune, on conçut en le voyant, l'espérance qu'il rapportait de nouveaux fonds, espérance que Benoît entretint en parlant du trésor caché de Rose. Avec cette stupidité entêtée des gens dont la raison est éteinte par l'ivresse, il en arriva à se persuader qu'il n'était pauvre que parce que Rose avait dû le dépouiller pour mettre une somme importante en réserve, et qu'elle ne l'avait quitté, quand ils vivaient ensemble, que pour aller jouir en paix des richesses qu'elle s'était ainsi appropriées. Ses soupçons dont il fit part aux êtres ignobles de la taverne, devinrent à l'instant pour ceux-ci des réalités. Un tollé d'injures s'éleva contre la jeune femme qu'on traita de voleuse, de misérable et contre laquelle on souleva les plus mauvaises passions de Benoît. On l'amena à jurer qu'il ferait rendre tout l'argent dérobé et qu'avant le soir il apporterait les fonds nécessaires pour un punch général. Un incrédule eut l'air de mettre Benoît au défi. C'était le sûr moyen, avec cet orgueilleux, de lui faire accomplir une folie. Il renouvela ses imprécations, dit qu'il saurait bien se faire obéir, qu'il n'avait pas peur d'une femme, qu'il y avait des moyens certains de la plier. Après mille sottises il partit, la rage au cœur et la fureur dans les yeux.

Rose n'avait pas bougé. Elle ne se doutait guère du nouveau malheur qui planait sur sa tête. Elle croyait avoir bu jusqu'à la lie la coupe des douleurs humaines, et et remettant son sort entre les mains de Dieu, elle attendait le moment de la délivrance, qu'elle supposait très-proche. Cette supposition avait quelque fondement. Une abstinence trop prolongée causait à la jeune femme des douleurs de tête insupportables, ses entrailles et son estomac étaient brûlés par la fièvre, elle avait une soif dévorante que l'eau n'apaisait pas. A cet état cruel se joignait un affaiblissement général et des éblouissements au moindre mouvement qui obligeaient Rose à se tenir assise lors même qu'elle n'y fût pas restée le cœur broyé par une douleur qui surpassait toutes les autres.

Ce fut ainsi que Benoît la trouva. Le lecteur me permettra d'être très-bref dans le récit de cette entrevue. Il y a des sujets qui répugnent au cœur et à la plume, celui-là est du nombre. La lutte vraiment déchirante qui s'établit entre cet homme avili et cette douce, honnête et chaste créature, que Dieu lui avait donnée pour compagne, en regard de ce berceau qui renfermait la dépouille de leur unique enfant, toutes les imaginations sont capables de la créer tandis qu'aucune plume ne pourrait convenablement la décrire. Il y eut d'une part des prières, des menaces, des injures, des coups; de l'autre des mots résignés ou le silence. Benoît avait l'œil enflammé, hagard, sanglant, il ne respectait même pas le mystère de la mort; Rose était calme, pâle, les mains jointes, les yeux baissés, employant ses dernières forces à demander grâce pour l'âme de son mari. Cela dura longtemps. Le soleil quitta l'horizon, c'était en hiver la nuit vient vite. Benoît pensa à ses promesses, aux quolibets qui accueilleraient ses mains vides, et de nouveau il s'acharna après sa victime.

— Il me faut de l'argent, répétait-il, il m'en faut !

Et dans l'espoir d'amener Rose à céder devant la peur, il la menaçait d'un couteau dont il s'était emparé pour sonder les murs, pour trouer la paillasse, pour enfoncer les coins et découvrir ce trésor qui n'existait pas. La prostration physique dans laquelle Rose était plongée l'empêchait de se soustraire aux démonstrations dangereuses de Benoît. Il approchait de plus en plus, le couteau à la main, il le faisait tourner en l'air, il l'agitait dans le vide, il essayait la lame, il l'aiguisait sur la pierre, il en faisait un jeu effrant... Est-ce de maladresse, abrutissement ou volonté ?... Rose est frappée. Elle pousse un cri déchirant et tombe sans mouvement.

Le misérable est aussitôt et complètement rappelé à la raison. Ce cri d'agonie, la vue du sang, viennent jeter l'épouvante dans son âme. Il arrache le couteau de la plaie, le laisse tomber sur le tablier de sa femme et se sauve de cette maison maudite où bientôt règne le silence de la mort.

A suivre